

Tp 489 p 110

1247

ANNALES DU MUSEE GUIMET

REVUE

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

René DUSSAUD et Paul ALPHANDÉRY

Membre de l'Institut
Conservateur-adjoint des Musées
Nationaux

Directeur d'Études
à
l'École des Hautes-Études

AVEC LE CONCOURS DE MM.

- FR. ALFARIC, J. CAPART, J.-B. CHABOT, FR. CUMONT, E. DE FAYE, G. FOUCART,
- A. FOUCHER, MAURICE GOGUEL, CH. GUIGNEBERT,
- ISRAËL LÉVI, SYLVAIN LÉVI, AD. LODS, FR. MACLER,
- M. MAUSS, A. MEILLET, P. MONCEAUX, ED. MONTET, A. MORET, P. OLTRAMARE,
- CH. PICARD, A. RÉBELLIAU, SALOMON REINACH, P. SAINTYVES,
- J. TOUTAIN, A. VAN GENNEP, ETC., ETC.

TOME XCIX. N° 1. — JANVIER-FÉVRIER 1929

CH. PICARD

CHRONIQUE DE LA RELIGION MINOËNNE

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1929

Bibliothèque Maison de l'Orient



071913

à mon maître Monsieur Edm. Pottier
hommage reconnaissant.
A. Picard

CHRONIQUE DE LA RELIGION MINOËNNE

MARTIN P. NILSSON, *The Minoan-Mycenaean religion and its survival in Greek religion*, C. W. K. Gleerup, Lund, 1927, 582 p., 113 fig. dans le texte, 4 pl. (= *Acta reg. Societatis humaniorum litterarum Lundensis*, IX).

J'ai déjà consacré une étude à ce très important travail (1). Mais je suis d'autant plus à l'aise pour en parler ici à nouveau, que le livre de M. P. Nilsson n'est pas de ceux dont on aperçoit immédiatement tous les aspects, et dont on pourrait prétendre rendre compte audacieusement après une rapide lecture. Il se trouve d'autre part, que, dans *Litteris*, j'avais surtout examiné, à dessein, ce qui n'est guère que la première partie de l'ouvrage, à vrai dire la plus étendue : celle où l'auteur a dressé, — avec combien de pénétration critique, et de prudence d'esprit, je l'ai marqué ! — le bilan actuel de nos connaissances sur la religion créto-mycénienne (p. 1-381). Aujourd'hui, j'estime intéressant de faire porter spécialement l'examen, — donc, d'attirer l'attention du lecteur, — surtout sur la *seconde partie*, celle qui répond à la seconde moitié du titre même (p. 385-560). Elle n'est pas moins riche d'attrait ; peut-être est-elle appelée aussi à faire surgir plus de controverses.

L'exposé de M. M. P. Nilsson débute, selon la méthode si heureusement et partout employée dans le livre, par de précieuses

(1) *Litteris*, V, mars 1928, n° 1, p. 1-19.



mises au point. Où peut-on observer des survivances matérielles du culte, et sous quels aspects se présentent-elles ? De ce point de vue, l'auteur revise le matériel de Prinia en Crète (1), celui de Camiros (Rhodes) un peu plus ancien (époque géométrique) ; puis la question de l'utilisation du *kernos* est soumise à nouvelle enquête ; malheureusement, M. M. P. Nilsson n'a pas encore connu la table à offrandes circulaire de Mallia (2) ; mais il eût pu faire usage des découvertes de Sicile : à Agrigente (3) ou Sélinonte (4). Tout cela n'eût servi, d'ailleurs, qu'à étayer encore sa conclusion (p. 390) sur les affinités des principaux mystères grecs avec le culte minoen. On prêtera attention à la fig. 109, et à ce qui est dit de la curieuse chapelle de Vroulia (Rhodes), datée du VII^e s. Elle ressemble fort à la chapelle « aux doubles-haches » de Cnossos, à cause de sa banquette du fond ; je souhaite qu'une étude soit faite un jour des survivances ou transformations de la banquette-autel dans les temples classiques ; on recueillerait à ce point de vue des observations intéressantes, à Délos, où — à l'Artémision, à l'Héraion (5), ailleurs encore, — des édifices ou dépôts culturels (6) précisent utilement déjà quelques sutures devinées avec le passé préhellénique. Un chapitre très utile est consacré à montrer comment s'est établi un véritable conservatisme culturel dans les lieux-saints de la Crète, qui ont généralement gardé au I^{er} millénaire leur spécialisation ; les grottes sacrées et « peak-sanctuaries », d'abord, fournissent plusieurs exemples typiques ; en passant (p. 395-396), M. M. P. Nilsson critique la tradition relative à la tombe de Zeus sur le Jouktas ; des cavernes et hauts lieux, on peut aller vers les temples

(1) Cf. p. 269-271.

(2) Provisoirement, *BCH.* L. 1926, p. 575 (LII, 1928, p. 292 sqq.)

(3) *Notizie*, 1926, p. 118 sqq. (P. Marconi).

(4) Sanctuaire de la Déméter Malophoros, *Monum. antichi*, XXXII (E. Gabrieli).

(5) A. Plassart, *Les sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe à Délos*, 1929, p. 150 sqq. (cf. fig. 104, p. 151 : banquette-autel au fond du premier Héraion).

(6) Cf., pour l'Artémision délien, les récentes découvertes de M. R. Vallois, *BCH.* LII, 1928, p. 498 : ce qui est dit bois, est sans doute ivoire.

grecs des villes minoennes ; à propos du Pythion de Gortyne, de l'Asclépiicon de Lebena, l'attention est attirée sur les plans établis en largeur, plans où Savignoni a si justement décelé le premier une survivance crétoise (1). Il est significatif d'avoir reconnu à Haghia Triada un péribole de Zeus παῖς, Φεγγάγος. Palaeocastro (2), Prinias ont fourni des apports d'intérêt non moindre, qui sont bien mis en valeur. Dans l'ensemble, le résultat est-il donc si maigre qu'on nous le dit (p. 400), par scrupule de prudence ?

L'auteur passe ensuite aux sanctuaires de la Grèce continentale. A Delphes, à Délos, à Éleusis, il propose de retrouver des influences mycéniennes primitives ; et réservant le cas de Délos (cf. p. 533 sqq.), il ne classe ici à part... qu'Olympie. Delphes et Éleusis, déjà, lui vaudront certaines contradictions, qui se sont fait jour récemment. Je répéterai à nouveau que celles-ci ne m'ont pas convaincu, et que les observations antérieures, si mesurées, de M. M. P. Nilsson ont gardé pour moi toute leur valeur. On pourra maintenant chercher, dans l'intéressant fascicule consacré à la *Topographie du Sanctuaire d'Athènes Pronaia* à Delphes (3), une documentation détaillée sur les découvertes faites à cette place, et dont la nouveauté s'apparente à ce que nous pouvons connaître désormais par le sanctuaire mycénien d'Asiné (*Addenda*, p. xx sqq., pl. III, IV), lui-même si révélateur avec son « Lord », coryphée d'un Panthéon nouveau. Je ne puis, pour bien des raisons, suivre M. L. R. Farnell dans la tentative qu'il a faite pour rabaisser à l'époque « posthomérique » (?) la migration d'Apollon Delphinios à Crisa (4). Quant à l'effort tenté, parallèlement, par M. F. Noack pour ramener à la période « post-géométrique » l'aménagement cultuel de la première terrasse du *Télestérion*, à Éleusis (5),

(1) P. 397, n. 1. On retrouve notamment à Samothrace, à Thasos, des bâtiments de ce type, encore insuffisamment étudiés.

(2) Cf. E. Pfuhl, *Athen. Mitt.*, XLVIII, 1923, p. 119 sqq.

(3) R. Demangel, *Fouilles de Delphes*, II, 5, 1926, p. 5 sqq.

(4) *Essays in Aegean archaeol.*, ... A. Evans, 1927, p. 25-26. *Contra*, Nilsson, *l. l.*, p. 505-506.

(5) *Eleusis*, 1927, p. 7 sqq. M. Noack n'empêchera point qu'il ait été trouvé des tessons mycéniens dans les murs dont il veut tant rabaisser la date. Quel collectionneur d'anciennes poteries les eût... oubliés là, ou laissé amal-

je doute qu'il paraisse longtemps séduisant à ceux qui examineront sur place les faits et les documents, sans parti-pris. La connexion avec le passé créto-mycénien à Éleusis s'établit de trop de façons diverses, et concordantes, pour qu'on puisse être amené à la mettre en doute (1). Non seulement je serais plus affirmatif encore que le savant de Lund pour les origines préhelléniques des cultes de Delphes, et d'Éleusis, mais je crois qu'il faudra de plus en plus prendre garde aussi, pour des sanctuaires encore réputés « non-mycéniens » comme Olympie, Dodone, à la fragilité de nos conclusions, établies jusqu'ici un peu trop dogmatiquement, je le crains, sur les résultats d'une exploration archéologique restée insuffisante. Les découvertes de sites et de cimetières mycéniens se multiplient en Achaïe d'un côté, en divers points de Triphylic par ailleurs ; elles permettent, je crois, d'infirmer déjà, en ce qui concerne la prétendue non-pénétration (?) mycénienne dans l'Ouest du Péloponnèse, la thèse trop « nordique » de M. N. Gardiner (2). Et les tombes en *tholoi* de Bodia, dont la forme première est à chercher dans la Crète, aux Cyclades, révèlent, semble-t-il, la survivance de la civilisation mycénienne en cette région, jusqu'après même l'invasion dorienne présentée parfois comme si dévastatrice (3) ; les *tholoi* de Kopanaki et Vasiliko,

gamer ainsi ? Sur la chronologie trop basse adoptée par M. F. Noack, cf. les justes observations d'un des meilleurs connaisseurs du sous-sol éleusinien, M. K. Kourouniotis, *Hémerologion*, 1929, p. 53-63 (*Les origines du hiéron d'Eleusis*). Les idoles reproduites à la fig. 3, p. 12, par M. Noack sont du type « en croissant » nettement mycénien, et elles ont leurs analogues à Tyrinthe, à Asiné. Il faut bien du... « modernisme » — et trop ! — pour les dire « fûlharchaïsche » !

(1) Cf. aussi déjà les réserves de E. Fiechter, *Phil. Woch.*, 32-33, 18 août 1928, p. 994 sqq.

(2) Depuis que j'écrivais sur *l'Olympia* de Norman Gardiner (1925) mon article du *Journ. Sav.*, avril 1927, p. 152 sqq., où j'ai noté cet avis (p. 158), on constate un peu partout que l'Achaïe a bien été dûment « mycénisée » (Liopei, Anô-Sychéna, Katô-Goumenitsa, Prostovitsa, Halandritsa (Haghios Vasilios), etc.

(3) N. Svonsson-Valmin, *Arsberättelse* (Lund), 1926-1927, p. 53-89 : *tholoi* de Bodia ; 1927-1928, p. 1-54. Pour la nouvelle tombe à coupole de Pylos (S. d'Osman-Aga), cf. *BCH*, 1926, p. 552-553 (fouilles de M. Kourouniotis).

plus anciennes (seconde moitié du xv^e s.) attesteraient elles-mêmes qu'il ne s'agit guère en cette région de vestiges sporadiques ; or, une vieille route isthmique créto-mycénienne — que l'*Odyssee* fait suivre à Télémaque — unissait sans doute plus au Nord Sparte à la Pylos de Nestor, par la ville de Dioclès, Pherès (Aliphéra de V. Bérard) (1), sur le cours moyen de l'Alphée ; ce fleuve a bien dû charrier vers le mouillage connu d'Arené, et à Olympic même, des influences qu'il n'est plus difficile de retrouver aux origines des jeux locaux (2). Quant à Dodone, on ferait bien de ne pas trop oublier qu'il y avait eu là aussi un Zeus Πῶς, évoquant le Velchanos crétois (3), voire un couple chthonien Hellotis-Hellos, dont l'entité féminine (principale), se retrouve à Corinthe, à Gortyne (4). Entre Éleusis par exemple, et Dodone, à l'époque préhellénique, maintes communications religieuses s'étaient déjà établies. N'était-ce pas un devin de Dodone, spécialiste de l'astragalomanie, que ce Skiros, qui fut tué, avec Immarados, dans les guerres de religion engagées entre Éleusis et Athènes, et qui y avait donné son nom au Skiron de la Voie sacrée, *manteion* agrégé ensuite, de force, au culte d'Athèna (5) ? Et ce n'est sans doute pas la seule liaison qu'il y aurait à marquer.

Parmi les sites mineurs, M. M. P. Nilsson a bien montré l'importance d'Amyclae, de Calaureaia, d'Égine, de Tégée, d'Élatée, de Némée, etc., où des cultes d'époque géométrique, déjà, se sont aussi superposés à certains vestiges religieux mycéniens (6). Une

(1) V. Bérard, *Pénélope et les barons des îles*, 1928.

(2) Cf. *Journ. Sav.*, 1927, l. l. (p. 159 sqq.) ; et surtout R. Vallois, *REA*, XXVIII, 1926, p. 305-322 ; XXXI, 1929, p. 113-131.

(3) A. B. Cook, *Zeus*, II, p. 826, n. 6.

(4) A. Lesky, *Wiener Studien*, XLVI, 1927-1928, I, p. 48-67.

(5) Sur le divin Skiros, de Dodone, venu à Éleusis au temps d'Eumolpos, donc dans une migration de *molpoi* nordiques, cf. *Lexic. Roscher*, s. v. *Skiros*, *Skiron* ; Ch. Picard, *REG*, XLII, 1929, p. 121 sqq.

(6) Cf. maintenant, pour Amyclae, *Athen. Mitt.*, LII, 1927, p. 1-83 (E. Buschor et Von Massow). — Notons que la méthode archéologique n'est pas la seule qui puisse être utilement employée pour établir ces sortes de continuités : M. E. Bourguet a bien signalé le cas du nom du Poseidon du Ténare, pourvu d'un nom dont la forme dialectale, à elle seule (essentiellement

intéressante discussion est consacrée aux cas de Mycènes et de Tirynthe. A Mycènes, le temple d'Athéna a été bâti en partie sur les ruines du palais royal, comme à l'Acropole d'Athènes ; pour cet endroit, et pour la question de savoir précisément si l'Hécatompédon découvert par M. W. Dörpfeld entre l'Érechtheion et le Parthénon, a été, ou non, le temple principal à l'époque archaïque, on sait que la discussion reste ouverte : les conclusions de J. M. Paton (1), dans le monumental ouvrage américain sur l'Érechtheion récemment paru, n'ont été nullement agréées par M. W. Dörpfeld lui-même (2). Dans la controverse analogue relative à Tirynthe, donc à l'utilisation présumée, en ce point, de l'ancien *megaron* pour le temple grec, les arguments de M. M. C. W. Blegen et G. Rodenwaldt ont été justement pesés ; mais il a semblé en définitive au savant de Lund qu'on ne peut rejeter l'existence, au moins très probable, d'un temple de Héra sur la citadelle ; or l'Héracon d'Argos lui-même doit avoir été établi sur un site mycénien, celui de l'ancienne Proshymna. A la Larissa d'Argos, aussi, les récentes fouilles de M. W. Vollgraff attestent bien le substrat préhellénique (3).

M. M. P. Nilsson est resté réservé pour Thèbes (p. 411), où il eût pu rappeler pourtant l'existence attestée d'un temple de Déméter sur la Cadmée, voire dans le palais même, retrouvé, du fameux Cadmos ; le cas a été comparable à Orchomène encore.

Voilà un inventaire précis, autorisant assez, il me paraît, à conclure affirmativement sur certaine continuité des cultes, de l'époque mycénienne aux temps postérieurs. Aucun travail plus démonstratif et plus sûr n'avait été fait à ce jour, concernant ce grave problème.

J'ai déjà signalé le chapitre XV (4), où aux survivances *maté-*

achéenne, avec une transformation laconienne), attesterait l'antique origine ; cf. *Dialecte laconien*, et *Rev. archéol.*, 1926, II, p. 252.

(1) P. 423 sqq.

(2) Cf. *Philol. Wochenschr.*, 1^{er} sept. 1928, p. 1062-1074.

(3) *Arx Argorum. Mnemosyne*, LVI, 1928, p. 1-14 ; *Mededeelingen kon. Akad.*, 1928, p. 87-107.

(4) P. 415 sqq.

rielles, sont associées, pourrait-on dire, les survivances spirituelles. Non seulement le sanctuaire mycénien paraît avoir été l'ancêtre du temple grec, mais celui-ci a accueilli toute une part de la « gent » divine d'un panthéon antérieur. Je ne reviens pas sur le regret, déjà exprimé, que M. M. P. Nilsson ait surtout cherché des survivances « spirituelles » à travers la série des déesses ; le même travail aurait pu être tenté — ou élargi, du moins — pour les dieux mâles (1). Athéna est mise naturellement en tête des « Greek goddesses of Minoan origin » ; nous savons bien pourquoi, depuis le travail, si pénétrant, déjà consacré par le même auteur à l'histoire de ses origines (2) ! La forme de son nom, son association avec l'oiseau et le serpent, son installation à Mycènes, à l'Acropole d'Athènes, sa familiarité protectrice avec les protagonistes achéens de l'épopée homérique, sont, certes, des indices sûrs. La publication par M. A. Plassart de l'Héraeon délien (ci-dessus, p. 2, n. 5), situé au pied du Cynthe, et le progrès des fouilles du grand sanctuaire samien (3), viendront apporter maints éléments nouveaux aux études qui concernent l'histoire de l'épouse de Zeus, pour laquelle le jugement de M. M. P. Nilsson reste hésitant ; notons qu'il se refuse à considérer comme mycénien le plus ancien Héraeon d'Olympie (p. 432) (4), tandis qu'il avait accepté de garder domicile à la déesse dans les ruines du palais de Tirynthe. Du moins Héra a-t-elle été aussi protectrice attitrée des héros grecs de l'*Illiade* : elle se

(1) M. M. P. Nilsson ne s'est guère occupé là que du *Potnios Θυρῶν*, dont l'histoire n'est toujours pas faite : c'est pour en noter la disparition et le remplacement par Apollon.

(2) *Die Anfänge d. Göttin Athene* (*Danske Selskab*, IV, 7). On voit que sur ce point, M. L. R. Farnell est d'accord, du moins, avec l'historien de Lund : cf. *Essays A. Evans*, p. 14 sqq. ; et il appelle justement l'attention sur l'Athéna Ἐλλωτίς corinthienne (p. 15) ; cf. ci-avant, p. 5, n. 4.

(3) Cf. notamment, *BCH*, L, 1926, p. 578-579, sur les ruines préhelléniques et mycénienes, immédiatement au N. du grand temple ; *ibid.* LI, 1927, p. 498-499 (suite chronol. des Héraïa) ; *Arch. Jahrb., Anzeiger*, XLII, 1927, p. 397 sqq.

(4) Il ne se prononce pas sur la chronologie des temples proposée en dernier lieu par M. W. Dörpfeld.

superposait donc, vraisemblablement, ne serait-ce que par analogie avec Athéna, à un prototype achéen.

L'origine minoenne d'Artémis a été récemment mise en doute par M. L. R. Farnell, à l'aide d'arguments que je jugerais, pour ma part, assez peu convaincants (1). Elle avait été plus justement acceptée par M. M. P. Nilsson, qui relève le caractère populaire et naturaliste de ce libre « génie » de la vie sauvage. Artémis est restée familière des grottes et des monts ; quoique ou parce que vierge, elle défendait les fragiles couvées des animaux ; elle s'intéressait au mystère de la génération, à la fécondité humaine ; son culte a gardé, par ailleurs, des rapports significatifs avec la *dendrolâtrie* crétoise. Certaines danses orgiastiques organisées autour de ses images, — la *prulis* des Amazones éphésiennes, par exemple, — ont eu leurs origines dans l'île des Minos. M. M. P. Nilsson pense que la primitive Πότις θηρώων des Crétois, aptère, eut pour rivale une Artémis ptérophore d'Asie-Mineure, qui n'aurait pas réussi, du moins, à l'effacer. J'ai déjà fait là-dessus des réserves, et signalé qu'il n'était sans doute nul besoin d'un acquiescement au thériomorphisme, — voire d'un rappel des oiseaux des épiphanies de la déesse domestique, dans les temps minoens, — pour expliquer le motif des ailes. Sir A. Evans (2) me paraît avoir donné là-dessus l'explication la plus originale, lorsque, dans son article malheureusement consacré aux faux de Thisbé, il a marqué que l'amplication du motif cultuel du nœud dorsal, mal interprété, avait dû déterminer l'Anatolie à adjoindre des ailes à tant de divinités, d'abord aptères ; je rappelle ici la Héra ailée de Délos, dont j'ai été un des premiers à signaler le type si curieux (3). Quoiqu'il en soit, on fait bien de rappeler toujours, comme preuve de l'origine crétoise d'Artémis, la singulière vitalité de son

(1) *Essays* A. Evans, p. 19-20.

(2) *JHS*, XLV, 1925, p. 1 sqq. Sir A. Evans n'a pas dit, comme le ferait supposer M. L. R. Farnell (p. 20), que le type ailé de l'Artémis « persique » lui paraissait plus minoen qu'oriental.

(3) Cf. maintenant A. Plassart (*I. L.*, p. 160, fig. 116), qui ne s'est pourtant pas soucié de l'expliquer. Pour l'Athéna ailée de Clazomènes, Priène, Siphnos, etc., cf. Ch. Picard et P. De La Coste-Messelière, *Fouilles de Delphes, Sculpt.* IV, fasc. II, p. 134, n. 6 ; p. 170.

culte dans l'île hellénisée, à l'époque classique ; Britomartis dominait alors encore la partie orientale, et Dictynna a déterminé des piétés non moins tenaces à l'Ouest. Si l'on songe en outre à l'Aphaia d'Égine, installée sur un site mycénien, on sera porté à faire assez bon marché des doutes ou objections de L. R. Farnell.

Dans le catalogue nilssonien des déesses minoennes, ne figure pas Aphrodite, admise pourtant comme préhellénique par M. L. R. Farnell, et héritière de la grande-déesse crétoise (1). On en peut être surpris, d'autant que quelques documents, sur lesquels j'aurai à revenir pour mon compte, permettent maintenant de faire remonter sans doute à Cnossos le type si curieux (et si peu... grec) de la déesse armée. J'ai noté ailleurs que j'aurais été content, aussi, de trouver une opinion sur les origines de Déméter, déesse que M. L. R. Farnell fait nettement nordique et indo-européenne (ainsi que Coré, dont il exagère l'ancienneté). Dans une lettre qu'il a bien voulu m'écrire, M. M. P. Nilsson a justement attiré mon attention sur l'inexistence, en Crète, du caractère *phallique*, si marqué dans le culte élusinien (2), et sur lequel j'ai eu à insister récemment ici-même, à propos de l'importance de l'épisode de Baubó (3). Je n'ai jamais pensé, certes, que tout fût *crétois* dans l'histoire de Déméter, ou dans les particularités de son culte si complexe ; un article récemment publié à ce sujet, indique, au contraire, combien à mon sens, l'origine des mystères reste mélangée (4) ; or, j'ai la satisfaction de ne pas m'écarter, sur ce point des tendances essentielles de l'éminent historien de Lund, voire de celles du P. Lagrange (5). Là comme ailleurs, autour de l'élément essentiel, — que je croirais *crétois*, si l'on en juge par Zeus ou Iasion, — de la *hiérogamie*, centre des mystères,

(1) *Essays A. Evans*, I. I., p. 14 sqq.

(2) Sir A. Evans note aussi très justement le « puritanisme » des Minoens de Crète (*Palace of Minos*, II, 1, 1927 ; cf. *Journ. Savants*, mars 1929, p. 97. sqq.

(3) *RHR*, XCV, 1927, p. 220 sqq.

(4) *REG*, XL, 1927, p. 320 sqq.

(5) En dernier lieu, *Rev. biblique*, XXXVIII, 1929, p. 63-81, p. 201-214. Je n'ai pu prendre encore connaissance du nouveau livre de M. Magnien sur les *Mystères d'Eleusis*.



le phallisme *agraire* venu du Nord, *indo-européen*, sans doute, a développé ses rites généraux, ses exigences si accusées dans le folklore, dans la mythologie indienne ou germanique, par exemple (1). Que le nom définitif de Déméter soit plutôt indo-européen, comme M. L. R. Farnell le relève, cela s'expliquerait au besoin de même façon ; mais les analogies linguistiques qui s'établissent par ailleurs entre Eleusis, Eileithyia, Elyision (?), Eleutherna, Dionysos Eleuthereus, etc., nous avertissent assez de l'origine première et de la forme vraisemblable du nom préhellénique de la déesse. M. M. P. Nilsson compte d'ailleurs justement Eileithyia parmi les anciennes Minoennes, avec Ariadne, Héléne, etc., déesses déchues muées en héroïnes (2). En comparant récemment avec une terre-cuite minoenne d'Haghia Triada un texte relatif à la Phèdre de la *Nekyia* de Polygnote le Thasien, dans la Lesché delphique (3), j'ai pu montrer la nécessité d'adjoindre « la fille de Minos et de Pasiphaé » à ce lot des soi-disant amantes punies, déesses préhelléniques.

Le chapitre XVI, que M. M. P. Nilsson a intitulé *The divine Child* (p. 461 sqq.), est un des plus suggestifs du livre. Avec sa perspicacité appuyée d'une érudition singulièrement prudente et vaste, l'auteur a bien saisi et montré l'importance qu'ont eue, du point de vue des survivances religieuses, ces « Enfances » divines, dont la mythologie la plus classique a parlé si souvent encore à propos de Zeus, de Dionysos, etc. — Les fables relatives à la naissance de Zeus ne sont pas seulement crétoises par leur locali-

(1) Cf. P. L. Couchoud, *Le mythe de la danseuse obscène*, 1929, et par ailleurs, Alex. Haggerty Krappé, *Etudes de myth. et de folklore germaniques*, 1928, p. 53 sqq. (Odin et Gunnlöd), où les rapports avec l'éleusinisme sont bien marqués ; sur les *pétroglyphes* que j'ai pu voir récemment dans les pays scandinaves, plusieurs scènes (parmi celles qui sont phalliques) évoqueraient les mêmes analogies instructives.

(2) Le trait saillant pour Ariadne est sa mort, qui évoque certaines légendes orientales (d'un dieu il est vrai), associées aux fêtes de la végétation ; le rapport avec le mythe de Coré enlevée par Pluton, et avec la descente d'Ishtar aux Enfers, est du moins curieux et significatif. Pour la « pendaison » d'Héléne, cf. l'article cité ci-dessous.

(3) *Rev. archéol.*, 1928, II, p. 47 sqq.

sation groupée ; mais on retrouverait, sous Rhéa, apparentée à la grande Mère anatolienne, un type minoen. Cronos lui-même, père de Rhéa, moissonneur céleste, est bien préhellénique et du type méditerranéen, à l'origine. D'ailleurs ce ne sont pas les Indo-européens, pâtres nomades, qui ont appris la culture aux indigènes de l'Archipel ! Quant au Zeus crétois — quel qu'ait été son premier nom indigène — nourri par les chèvres de l'Ida (4) et par les « abeilles » locales, enterré fictivement au « peak sanctuary » du Jouktas, il décèle en son histoire maint trait fort méditerranéen, que les influences nordiques n'arrivèrent jamais à oblitérer (1). Les rites agraires protecteurs du développement de la végétation ont partout favorisé les mythes relatifs à la naissance et à la mort annuelle de l'ἐνιαυτός δαΐμων. Zeus a été lui aussi un μέγιστος Κούρος, saisonnier (2) : l'hymne retrouvé à Palaëokastro, si intéressant pour les danses des Courètes, ces démons de la chasse et de la vie pastorale, a montré le vrai sens de l'efficace magique attachée à leurs « bonds » rituels ; il n'y a rien là de militaire : c'est un « fertility charm », à propos duquel il eût été utile, il me semble, de rappeler, en passant, l'association énigmatique, mais si caractéristique, au voisinage d'Éphèse, des Courètes aux mystères du Solmissos : fête de l'Artémis locale, héritière de la Déesse-Mère (3). Ce n'est pas seulement la petite enfance et la jeunesse de Zeus qui le rattachent au passé minoen ; mais aussi son mariage sacré, que l'*Iliade* associe sur le Gargaros avec un bel embrasement d'or, magique, et un festival fleuri, de goût très « préhellénique » : hiérogamie que, d'ailleurs, a figurée une monnaie de Gortyne, où Zeus se montre uni à une *déesse de l'arbre*. Si ce document révèle assez l'origine de la tradition, M. M. P. Nilsson n'a pas

(1) Le motif « mystique » de la chèvre allaitant un enfant est connu dans la glyptique crétoise ; je montrerai ailleurs l'importance culturelle et funéraire du thème, parallèle, de la vache allaitant un veau.

(2) Il serait intéressant de relever, d'après les riches répertoires de A. Cook, la liste des cités ou sites où nous connaissons dès maintenant un culte du Zeus Παις.

(3) Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, ch. v, p. 277 sqq.

cru, du moins, et il le dit, que l'idée même du mariage mystique, qu'on retrouve hors de Crète, fût de nature proprement locale. Mais c'est peut-être rester trop réservé.

Le dieu de la végétation sous les traits duquel un premier Zeus a mélangé ses pouvoirs avec un nouveau maître du ciel, nordique, a eu des hypostases moins célèbres, du moins tout aussi intéressantes ; tel ce « démon » de la culture des plantes bulbeuses, Hyacinthos, dont on pourrait si utilement rapprocher le Krokôn d'Éleusis, ancêtre des Krokônides (2). Hyacinthos avait été remplacé en son fief mycénien d'Amyclae, près Sparte, par Apollon ; à Cnide, on le considérait comme un « Divine child » séparé de sa mère, et qu'Artémis aurait nourri. Il est bien évident que, du même ordre sont les traditions éléusiennes — ou celles, attiques, qui en semblent la contrefaçon intéressée ! — selon lesquelles nous voyons Gé, la Terre, confier — tantôt l'enfant divin Ploutos à Déméter, — parfois suppléée par Athéna —, tantôt Érichthonios, l'enfant-serpent né du désir impur d'Héphaistos, à Athéna elle-même, par devant Cécrops, dieu-serpent, qui fait alors le signe du silence. A Dionysos même — qui pourtant a laissé peu de traces en Crète (p. 508) — le passé minoen a légué ses aventures principales, ou certains aspects caractéristiques. M. M. P. Nilsson s'est prononcé fort originalement sur la question si controversée des origines de ce dieu. Il a pensé établir (p. 492 sqq.) qu'il aurait eu une double forme : de Thraco-Phrygie serait venu l'élément orgiaque de son culte. Mais, précédemment, en Crète même, se serait formée la personnalité essentielle du vieux maître de la végétation, fils de Sémélé (la Terre), représenté en Attique si fréquemment en dieu-arbre (2), ou en pilier. On comprendrait de la sorte l'association des fêtes « triétériques » à rites barbares (ainsi, l'omophagie), avec la commémoration due à *Ἐνιχουτὸς δαΐμων*, dont à Delphes, tardivement d'ailleurs,

(1) *REG*, XL, 1927, l. l. Le mystère de la survie hivernale des plantes à oignon, qui se reproduisent par scissiparité, avait frappé ces patients observateurs de la vie végétale que furent les agriculteurs minoens.

(2) G. R. Giglioli, *Annuario Scuola Atene*, IV-V, 1921-1922, p. 131 sqq.

semble-t-il, on institua l'ensevelissement, localisant la tombe dans l'*adyton* même du grand *manteion* apollinien (1). Je me rallie d'autant plus volontiers à cette théorie dualiste que dans les origines phrygiennes, donc thraco-phrygiennes, de l'orgiasme dionysiaque, M. Nilsson retrouve encore beaucoup d'éléments crétois. Le dieu importé en Asie-Mineure par les populations installées de chaque côté du Bosphore aurait fondu ses caractères avec ceux d'une entité anatolienne du printemps : le Bacchos lydien, dont les bilingues de Sardes attestent l'identité avec un Dionysos (p. 499) ; ce Bacchos serait le dérivé minoen, propre aux Asianiques du S.-O. de la péninsule.

Toutes ces études permettent à M. Nilsson une conclusion d'une haute portée historique. Ce que la Crète minoenne a laissé de plus notable à la Grèce comme héritage religieux, ce sont, dit-il justement, les cultes agraires. Si Dionysos, introduit non sans défiance en Grèce à l'époque archaïque, est devenu par la suite, avec le cortège de ses servants, — et sans doute aussi grâce à l'épopée des mystères, ajouterai-je, malgré les objections du P. Lagrange, dans ses nouvelles études (ci-dessus, p. 9, n. 5) — un puissant Olympien, maître d'extase orphique, garant de l'au-delà éleusien, souverain d'une religion païenne devenue aussi mystique, aussi passionnée à l'époque hellénistique que le sera plus tard le christianisme lui-même ! — cela tient à ce que Dionysos a bénéficié, lors de son intronisation dans le Panthéon classique, de survivances minoennes ; et même, au vrai, d'une réviviscence véritable du passé préhellénique. Son culte avait été comprimé d'abord en Crète par la rivalité de celui de Zeus, alors mystique aussi : Zeus dont Dionysos n'a été qu'une sorte d'hypostase spécialisée ; les deux personnages n'étaient pas originellement au même plan. Dès que renouvelé et adopté par les Nordiques, Zeus est monté en triomphateur à la sainte

(1) L'auteur ne s'est pas prononcé (p. 494, n. 2) sur la date de l'introduction de cette prétendue tombe ; M. W. Vollgraff la croit hellénistique, et a fortement attiré l'attention sur divers arguments qui nous détermineraient en ce sens ; cf. *BCH*, L, 1926, p. 263 sqq.

Montagne, comme père des Immortels régnant en plein ciel, Dionysos a recueilli son ancienne spiritualité mystique : « chthonienne », et mal dégagée d'éléments très affectifs. Il y faut songer pour bien s'expliquer les mystères, magnifiés par la révolution artistique et religieuse des *molpoi* des VII^e-VI^e siècles ; ces mystères n'auraient pas été tout ce qu'ils furent, sans la Crète, pays d'origine des rites cathartiques et des pratiques de la divination.

Le dernier chapitre (XVII), dont le titre correspond à peu près à celui d'un livre de L. R. Farnell, est consacré au culte des héros et à la vie future ; le traité n'aborde ainsi qu'à la fin, comme il convenait, les transformations des idées funéraires. Ce qui est fort important, c'est que, sur ce point, les doctrines minoennes et mycéniennes, qui presque partout ailleurs se sont amalgamées, et quasi confondues, restèrent, on le voit, divergentes : M. M. P. Nilsson a su non seulement mettre en lumière cette opposition, mais marquer tout ce qu'elle déterminait pour l'avenir. Le témoignage des fouilles s'est partout prononcé contre l'évhémérisme, puisque dans les « tombes » de héros, il est traditionnel qu'on ne trouve jamais d'ensevelissement réel (1). Contre L. R. Farnell (*Greek Hero cults and ideas of immortality*), et contre P. Foucart (*Le culte des héros chez les Grecs*, 1918), il apparaît bien, par ailleurs, que les héros n'ont pas tous été des anciens dieux déçus. Le culte héroïque dérivait plutôt en réalité du souci pieux dont on entourait les morts, souci dont les fouilles de Menidi, Mycènes, Asiné, Mideia, Délos, etc., etc. (2), portent témoignage : c'est donc, nous le savons désormais, un héritage du passé mycénien. — Pour certaines tombes datant de cette période, les cérémonies du culte funéraire familial ont pu se prolonger jusqu'en pleine ère classique ; au contraire, si l'on examine avec soin ce qui s'est passé en Crète, on ne constate rien de tel.

(1) Pfister, *Reliquienkult in Altertum*, p. 396.

(2) A l'énumération des cas, très complète, ajouter maintenant ce qu'apprennent les *tholoi* de Triphylie orientale (ci-dessus, p. 4, n. 3).

Pourquoi ? Ici, M. M. P. Nilsson s'appuie sur l'interprétation qu'il a proposée, p. 368 et suivantes, du sarcophage d'Haghia Triada, et sur son hypothèse de la *déification* des morts minoens. On a déjà rapproché le θεός ἐγένου ἐξ ἀνθρώπου (1), et il est vrai que cette formule résume fort bien ce que les Minoens concevaient du sort réservé aux leurs dans l'autre vie. Le savant de Lund montre comment le chant IV de l'*Odyssée* nous laisse déjà entrevoir pour Ménélas un au-delà « élyséen », s'écartant aussi complètement que possible de l'idée sombre que les Grecs classiques se firent du royaume des morts. La *Nékya*, dans l'*Odyssée* même, et les plaintes des trépassés, ne sont-elles pas caractéristiques de l'opposition de deux doctrines ? Si le roi de Sparte, gendre de Zeus, a eu le privilège d'espérer être introduit *vivant* dans les îles des Bienheureux — un paradis d'« insulaires » — c'est qu'il devait participer au sort que les Égyptiens, d'abord, attribuèrent seulement à leurs Pharaons et autres morts *déifiés*. Cette théorie égyptisante *primitive* avait passé par la Crète ; car la barque représentée sur le sarcophage d'Haghia Triada suffirait à nous en avertir ; si, sur la même *larnax* — qui reste notre principale source pour la connaissance des idées funéraires des Crétois (2) — il y a aussi, figurés, des départs en char pour l'au-delà, cela témoigne d'une conception autre et visiblement plus récente, juxtaposée là sans nul souci d'une orthodoxie logique : elle ne peut avoir remonté du moins avant le minoen récent I (3). — Avec beaucoup de réserves qu'il a laissé transparaître, M. M. P. Nilsson s'est occupé à cette place (p. 549 sqq.) — pouvait-il faire autrement ? — de l'« Anneau de Nestor ». Ce qu'il dit sagement de son interprétation possible gardera de toutes façons une valeur de contrôle. Mais ce qui est capital, c'est la conclusion même de ce dernier chapitre, avec les

(1) A. D. Nock, *JHS*, 1927, p. 298.

(2) L'article consacré *BCH*, LII, 1928, aux nouvelles *larnakes* de Mallia ne renouvelle pas la question.

(3) Je continuerais, pour ma part, à croire que Sir A. Evans a eu tort de vouloir reporter au Minoen moyen I, la hachette au léopard attelé de Mallia ; cf. *Palace of Minos*, II, 1928, p. 271 sqq.



perspectives qu'elle ouvre sur le dualisme durable des théories concernant l'au-delà, chez les Grecs. La consolation contre la crainte d'un Hadès terrifiant et morne, — si elle a pu survivre en Hellade, s'exprimer et se codifier peu à peu dans les promesses des mystères éleusiniens, par exemple, — est due à l'heureuse persistance du legs minoen, menacé à partir de la période achéenne par tant d'invasions, mais sauvé en partie, malgré tout.

C'est ce qui subsista du passé préhellénique qui a permis aux initiés hellènes de réagir contre le désespoir de la mort.

Ch. PICARD.



